

ERIC PIOLLE

GRANDIR

ENSEMBLE

LES VILLES RÉVEILLEN L'ESPOIR



LLL
LES LIENS QUI LIBÈRENT

Grandir ensemble

« Sur tous les continents, des villes se lèvent pour la justice sociale et environnementale. Nous refusons de rester les figurants de la catastrophe annoncée. Face aux inerties des États et aux multinationales qui accaparent les biens communs, nous devons bousculer les codes et changer la vie.

Grenoble est la plus grande ville de France à avoir choisi un maire écologiste, je sais qu'ensemble nous, les villes, pouvons tenir la promesse de la COP21 et faire vivre l'humanisme. Je partage ici mon expérience de responsable public à la tête d'une équipe atypique, citoyenne, de gauche et écologiste : notre passage du contre-pouvoir à la conquête de l'institution, nos premières victoires, nos frustrations, nos défis, nos bagarres avec la fatalité, avec l'Etat ou les géants de la globalisation. Ce que peut une ville aujourd'hui ? Garantir les sécurités au quotidien, chérir le vivant, et surtout nourrir le désir de sens. En un mot : nous faire grandir ensemble... »

Éric Piolle est né à Pau en 1973. Diplômé de l'Institut National Polytechnique de Grenoble, marié et père de quatre enfants, il a travaillé dix-huit dans l'industrie. En 2009 il s'engage dans la vie publique au sein d'Europe Ecologie Les Verts. Depuis 2014, il est maire écologiste de Grenoble, au coeur des Alpes.

Éric Piolle

Grandir ensemble

Les villes réveillent l'espoir

Éditions les liens qui libèrent

«Tenter, braver, persister, persévérer, s'être fidèle à soi-même, prendre corps à corps le destin, étonner la catastrophe par le peu de peur qu'elle nous fait, tantôt affronter la puissance injuste, tantôt insulter la victoire ivre, tenir bon, tenir tête; voilà l'exemple dont les peuples ont besoin, et la lumière qui les électrise.»

Victor Hugo, *Les Misérables*.

INTRODUCTION

S'entraîner à parler d'amour

Villes par villes, les résultats tombent les uns après les autres sur les écrans. *Paris. Lille.* Des mois pour cet instant. *Nantes. Montpellier. Bordeaux.* Mes deux discours sont prêts, celui pour la victoire et l'autre, ils se toisent sur la table, devant moi. Rien au hasard. *Lyon. Strasbourg. Marseille. Toulouse.* Pas encore Grenoble. *Rennes. Clermont-Ferrand. Aix-en-Provence. Narbonne.* Toujours pas Grenoble. «C'est long, ça veut dire qu'il se passe quelque chose», me souffle l'équipe, sans que je sache comment interpréter cet augure sibyllin. Dehors, à côté, les milliers de personnes venues assister à leur victoire après des semaines, des mois, des années, des décennies d'engagement, remuent, épaules contre épaules. *Toulon. Nice. Dunkerque.* On a fait le max. Aucun regret. Notre campagne a été belle car elle ne s'est faite contre

personne, la main tendue, l'espoir droit dans les yeux. *Caen. Brest. Reims* et, enfin, *Grenoble*: «*À la surprise générale l'écologiste Éric Piolle l'emporte à Grenoble. Grenoble devient ce soir la plus grande ville de France à faire le choix d'un maire écologiste. C'est une première...*» La télévision n'en revient pas. Elle n'a pas le temps de finir sa phrase : la rue explose. Leur surprise. Notre victoire. Dimanche soir est déjà lundi matin. Poser le verre. Saisir le bon discours, jeter l'autre. On descend. Grenoble appelle. À nous de jouer. «C'était possible, et on l'a fait!» devant des milliers de personnes, rassemblées sur l'esplanade François-Mitterrand du musée de Grenoble transformée en meeting à ciel ouvert, sous les étoiles des Alpes.

Une victoire «à la surprise générale». Un «coup d'État citoyen». D'ailleurs, quelques jours avant, les sondages ne nous donnaient-ils pas perdants de dix points? Nous sommes arrivés en tête de la famille humaniste à chacun des deux tours, avec une hausse de participation de plus de six points entre les deux dimanches de vote. Dans le top trois des progressions de participation en France! Trois ans avant la présidentielle de 2017, rares ont été les commentateurs à sentir ce puissant désir de nouveauté monter de toutes parts, au point de faire

craquer les vieilles règles de la vie publique. C'est arrivé en 2014 à Grenoble et, avec un autre projet et un autre style, c'est arrivé en 2017 partout en France. Saisir les signaux faibles derrière le rouleau compresseur des habitudes. Je veux croire que mon récent engagement dans la vie publique me protège (le plus longtemps possible, j'espère!) du poids des évidences qu'on ne questionne plus. Il y avait pourtant des indices. Certains les ont vus. Ici, à Grenoble, souffle une infatigable envie de casser les codes établis, pour toujours en reformuler de nouveaux. C'est vrai pour l'innovation sociale: c'est ici que sont nés le premier Planning familial, les premières associations d'étrangers, les premiers délégués de classe, et les médecins grenoblois furent nombreux à se battre pour le droit à l'avortement. Innovation démocratique, de la journée des Tuiles de 1788, étincelle de la Révolution française de 1789, au droit d'interpellation citoyenne récemment attaqué par un gouvernement «nouveau monde» sans repères. C'est vrai pour l'innovation scientifique, du synchrotron à la glaciologie en passant par les laboratoires qui étudient le non-recours aux droits sociaux. C'est vrai pour l'innovation économique: un siècle avant l'apparition de l'État providence, avec la création des premières mutuelles, les acteurs économiques savaient qu'il

n'y a pas de société de progrès aussi longtemps que la misère règne en maître. Au moment où le monde s'emballe pour le pétrole et la société thermo-industrielle à la fin du XIX^e siècle, bien longtemps avant le premier rapport du GIEC, Grenoble se tourne déjà vers l'énergie hydraulique, propulsée par les torrents des Alpes... Un temps d'avance, toutes tendances confondues. Notre élection n'est pas un accident, une erreur statistique, une parenthèse, comme on a voulu le faire croire. Pour qui sait voir, elle est l'aboutissement de décennies d'innovations et d'engagements citoyens pour la justice sociale, l'environnement, la démocratie. Cette dynamique profonde, tissée petit à petit, à l'écart des algorithmes et des radars officiels, a échappé aux repères traditionnels. Une vague invisible, au point de faire mentir les sondages. La surprise en réalité ne vaut que pour l'écume des choses. La lame de fond était là.

DANS LE SENS DE L'HISTOIRE

La démission de Nicolas Hulot du ministère d'État dédié à la Transition écologique et solidaire fin août 2018 a soulevé une immense émotion dans le cœur des Françaises et des Français. Une émotion paradoxale: un mélange de «si même lui jette

l'éponge, alors c'est vraiment foutu» et du «n'attendons plus que ça vienne de l'État, changeons ensemble, ici et maintenant». Le coup de massue final, et le réveil citoyen. Il y a eu un avant et un après la démission de Nicolas. Avant, la bataille pour la justice sociale et climatique était l'autre histoire, le contre-pouvoir, en marge de l'histoire, officielle, avec son taux de croissance du PIB, son moral des ménages et son progrès thermo-industriel. Après la COP21 et après sa démission, la flèche de l'histoire a changé de direction. À longueur des déclarations de Trump, de rebondissements des affaires Carlos Ghosn et Benalla, du dieselgate, des oukases russes, des ambitions chinoises, ou du feuilleton de notre actualité nationale avec cet État qui n'en finit pas de prendre du retard, nous mesurons à quel point notre actualité n'est pas à la hauteur des défis. Hier, nous étions le contre-modèle, les alternatifs. Aujourd'hui, nous sommes dans le sens de l'histoire. Cette bascule, elle a eu lieu en 2014. Elle frémit partout. Pour reprendre les mots de l'astrophysicien grenoblois Aurélien Barrau dans son *Appel de 200 personnalités pour sauver la planète*, paru à l'automne 2018, «toute action politique qui ne ferait pas de la lutte contre [le] cataclysme [écologique] sa priorité concrète [...] ne serait plus crédible». La crédibilité, elle aussi, nous a rejoints.

Le moment n'est plus à clamer qu'« un autre monde est possible », comme le firent à raison les écologistes pendant tant d'années. Il s'agit aujourd'hui de faire perdurer et d'embellir le seul et unique monde à notre disposition.

CHANGER LES VILLES, CHANGER LA VIE

En tant que maire écologiste d'une grande ville, au cœur d'une métropole d'un demi-million d'habitants, située au carrefour des routes migratoires et économiques de l'Europe, je partage ici mes options, mes choix pour être à ma façon à la hauteur des enjeux. Le temps de l'action collective a déjà commencé et, parce qu'il n'y a pas d'action sans boussole, j'expose notre chemin. Est-ce l'unique chemin? À coup sûr non! Au moins nous l'empruntons ici, à Grenoble. Face aux alarmes, nous nous entraînons à l'action, nous démontrons que l'effondrement n'est pas une fatalité. Il faut pour cela dépasser le prisme de l'État centralisé et construire un nouveau schéma d'échange des valeurs, des êtres humains, des décisions et de l'information. Choisir des formes d'organisation, de réseaux, qui, par leur structure, sont robustes et encaissent mieux les chocs que l'État-nation centralisé, surtout lorsqu'il souffre de burn-out

généralisé après des décennies de cures néolibérales. Devant l'immensité de la tâche à accomplir, je veux expliquer pourquoi les villes, reliées entre elles, agiles, solidaires, audacieuses, peuvent prendre un temps d'avance et changer la donne. Elles sont à la croisée des chemins. L'accord de Paris issu de la COP21, sur ce point aussi, a beaucoup dit. Grenoble expérimente, partage, inspire et s'inspire sur tous les continents. Je veux partager nos résultats et nos frustrations, nos convictions et nos interrogations. Pour changer les codes, abandonner cette langue politique morte et réveiller notre potentiel commun. Les villes en avance viennent à Grenoble tous les deux ans, à la Biennale des villes en transition, pour faire le point, partager les réussites, les échecs, se faire gagner du temps.

Cette énergie farouche transparait aisément, pour peu qu'on la guette. Comme un signal faible, une vague de basse intensité. Elle se cache derrière les courbes de nos graphiques et dans les marges de nos tableurs Excel. Impatiente, elle bouge entre les lignes et grandit dans les non-dits des discours officiels. Cette énergie, elle éclate au grand jour chez nos enfants qui marchent pour le climat, dans le monde entier. Elle porte leurs mots, leurs rêves, leurs angoisses. Notre avenir.

Elle frappe aussi là où l'on s'y attend le moins. Novembre 2014. Le dimanche soir de mars est déjà loin. J'ai fait mes premiers pas de maire, apprivoisé la fonction pour ne pas qu'elle m'apprivoise. Grenoble bruisse et se prépare à célébrer le 70^e anniversaire de son statut de ville Compagnon de la Libération, attribué par le général De Gaulle pour ses hauts faits dans la Résistance. Grenoble partage ce titre avec Nantes, Paris, l'île de Sein et Vassieux-en-Vercors. Papier crépon, défilé militaire, Jeep rutilantes et cocardes bleu, blanc, rouge. Les grands-parents racontent à leurs petits-enfants, les parents écoutent. En pleins préparatifs, une école attend le maire. Les écoliers s'affairent. La maîtresse a fait répéter les chants, les chorégraphies et a fait ranger les trousse. Tout est prêt. Mon vélo garé devant le portail, j'entre. Il y a soixante-dix ans et quelques mois, les petites Grenobloises et les petits Grenoblois vivaient la violence de l'occupation nazie, des rafles, des exactions en pleine rue, du couvre-feu, de la traque des juifs, des résistants, des homosexuels, des Tsiganes. L'histoire se fracassait autour d'eux, juste devant eux, au coin de la rue. Plus de soixante-dix ans après, comment trouver les mots pour toucher ces nouvelles générations, nées bien après l'an 2000? Nouveau millénaire. Nouveaux défis. Cette même énergie, toujours.

Ces générations sont nées avec l'urgence climatique, l'imminence de la catastrophe, les fins de mois qui commencent le 10, l'angoisse des attaques terroristes et des exercices de simulation à répétition. À l'école, on apprend à lire, à compter, à trier et à savoir ramper sous les tables sans se faire remarquer. On apprend à bien vivre, malgré tout, à l'ère de l'anthropocène*. Les défis que leur vie d'adulte leur réserve sont inouïs. Notre destin collectif dépendra aussi des décisions qu'ils prendront, une fois devenus grands. Voilà pourquoi, ancien parent d'élève engagé, j'ai fait des nouvelles générations la priorité de mon premier mandat. Aucune contrainte financière ne me fera renoncer à cela : cinq nouvelles écoles, des extensions, des réhabilitations thermiques, des toitures refaites. Un travail engagé pour dégenrer les cours de récréation car l'égalité et le respect s'apprennent partout, tout le temps, pas seulement dans la salle de classe. Les ordinateurs sous logiciel libre. Tous les écoliers qui baignent dans la culture, de la musique aux livres, des musées au cinéma. Des millions d'euros investis chaque année pour des repas à la cantine à 78 centimes pour les plus modestes, du bio et du local à tous

* Le terme «anthropocène» est de plus en plus utilisé par les géologues depuis plus de vingt ans pour désigner la période durant laquelle l'influence de l'être humain sur la biosphère a atteint un tel niveau qu'elle est devenue une «force géologique» majeure.

les étages, plus d'un repas végétarien par semaine. Des potagers et une ferme urbaine pour éduquer aux saveurs, aux fruits et légumes de saison. Par l'assiette, on apprend tellement. Il en faut du courage pour être un enfant du XXI^e siècle. Alors oui, il faut toute une ville pour faire grandir des enfants.

« DITES BONJOUR À MONSIEUR LE MAIRE ! »

L'exercice est encore frais pour moi. Les écoliers ne sont pas les seuls à avoir la boule au ventre. Ça se comporte comment, un maire, devant une trentaine d'écoliers qui vous accueillent chez eux, dans leur salle de classe, debout à côté de leur table ? Quelques mois en arrière, j'étais encore un parent d'élève parmi les parents d'élèves. Au moins, le discours de la victoire était écrit à l'avance, lui. « Monsieur le maire est là aujourd'hui pour parler avec vous de l'anniversaire de la libération de Grenoble ». J'admire le rôle de passeur, de révélateur, de traducteur que la professeure fait vivre à chaque instant et toute l'année. Trouver les clés, transmettre, sauver notre avenir. « Être résistant quand on a dix ans, hier et aujourd'hui. » Le spectacle, mélange de chant et de théâtre, a été travaillé durant des mois. Il me bouleverse. Parfois les arts parviennent à vous toucher en plein cœur, directement

dans l'âme, là où les discours des adultes demeurent à la surface. Pour ramener l'histoire à la vie, pour donner corps à l'avenir, l'esthétique, les arts et la culture peuvent déplacer des montagnes, être contagieux, bien plus simplement que tous les articles, conférences ou déclarations. Leur spectacle le dit avec une simplicité confondante, mais qui exprime tout pour moi : pour approcher ce que c'est qu'être résistant à 10 ans, «tout commence par s'entraîner à parler d'amour», me déclarent-ils, avec leurs grands yeux. Cela détone en moi comme une promesse... tout commence par s'exercer à l'essentiel.

CHAPITRE 1

S'ENGAGER. Toute une ville pour faire grandir un enfant

Je me suis engagé très tard dans la vie politique. Dix ans après mes débuts, je ressens toujours la fraîcheur des commencements. J'espère entretenir cette fraîcheur le plus longtemps possible! Plus je découvre cet univers, ses lois obliques, et plus je me sens étranger à ce bocal. Je ne m'habitue pas. On pourra dire que je suis un passager clandestin et que je ne retiens de l'engagement public que ce qui me convient. C'est vrai. Rien n'y fait : quand je me rase le matin, je ne vois toujours pas un homme politique. Je vois un homme qui fait de son mieux pour s'engager, lui et sa communauté, sur un chemin joyeux et digne, à la hauteur des défis de l'époque. Un homme qui veille à rester fidèle à ses valeurs fondamentales et à être présent pour les siens, pendant et après le temps consacré au mandat de maire. Être fidèle à soi-même avec exigence.

Quatre-vingt-dix heures par semaine... quand cent, deux cents heures ne suffiraient pas à prendre en compte l'ensemble des urgences. Il fut un temps, pas si ancien, où les maires trouvaient le temps de cumuler plusieurs mandats... une magie dont notre vie politique avait la clé! Une magie bien révélatrice, aussi, du peu d'importance que notre démocratie attribue, encore aujourd'hui, aux maires, donc aux communes et au niveau local en général.

ÉDUQUÉ PAR LA CITÉ

Au bout d'un mandat de maire et de vie publique, mes valeurs fondamentales, celles qui portent ma vie d'homme, ont été aiguisées par l'exercice. On entend parfois dire par certains responsables publics que l'exercice du pouvoir transforme, met en perspective, relativise, au nom du pragmatisme et du «réel», l'éthique et la morale. Il paraît que c'est même cela, qu'on appelle savoir gouverner. À chacun son chemin. Me concernant, je garde intactes mon éthique et mes émotions de jeunesse, mais l'exercice de la vie publique m'a décapé, mis à nu. Je ressens plus clairement ma triple condition d'animal, d'individu et de membre constituant de la communauté, unifiée par un corps, un cœur et une raison. Je distingue et

sépare plus nettement mon identité, mon rôle et mon état de citoyen. Cela prolonge cette impression d'être éduqué tout au long de ma vie par la cité toute entière.

« LA DÉMOCRATIE, LE PIRE DES SYSTÈMES... »

La vie publique est déroutante. À l'extérieur, tout est affaire de valeurs, de sincérité, d'engagement. À l'intérieur, tout devient instinct de survie, lutte à mort, boules puantes.

Quand je suis passé de l'autre côté de ce qui me semblait être une barrière séparant deux mondes, j'ai été surpris, interloqué de découvrir des pratiques pires que celles qui se voient de l'extérieur. « Si les gens savaient l'ampleur du désastre, ils dénigraient encore plus la vie politique », tel fut ma première réaction. Le décalage entre l'énergie déployée à faire avancer ses idées et projets et l'énergie dissipée à bloquer ceux des autres – d'abord ceux des plus proches – par tous les moyens. Le temps passé à lutter pour des places et des postures, là aussi d'abord parmi ses plus proches. La confusion entre l'individu, sa fonction et sa dimension citoyenne, cette espèce de « référendum permanent sur la globalité de soi ». Je me souviens de ce choc de ma

rencontre avec ces stratégies de spéculations vertigineuses autour de la circulation de l'information : une vraie boîte noire avec ses affidés, ses opposants... Comment ne pas avoir en tête la fameuse phrase de Churchill : « La démocratie est le pire des systèmes, à l'exception de tous les autres » ? À l'inverse de la sphère professionnelle, où chacun a toujours l'impression d'avoir une solution à tout et de savoir mieux que son chef, là, pas de solution qui germe pour changer le système. Émerge la profonde humanité de ces imperfections d'organisation. Depuis Solon*, la démocratie est en crise. Et pourtant, quoi de plus beau que le gouvernement du peuple, par le peuple, pour le peuple ? Petit à petit se sont dessinées dans mon esprit des pistes d'amélioration, tout au plus. Non-cumul des mandats, cultiver sa liberté interne, sa séparation individu / fonction / citoyen engagé, donc sa capacité à avoir une utilité sociale qui procure des moyens de subsistance en dehors de la politique, aller assez vite dans la mise en œuvre des idées et projets pour prendre de vitesse la mesquinerie de la vie politique.

* Solon est considéré comme l'un des fondateurs de la démocratie athénienne au tout début du VI^e siècle avant notre ère. Il abolit notamment l'esclavage pour dette, qui fragilisait la société athénienne.

Enfant, je n'avais pas pour idée de devenir un acteur public de premier plan. Je ne suis pas de ceux qui racontent, l'air inspiré, que le mandat est l'aboutissement d'une vie passée à franchir les haies du pouvoir avec succès depuis leur élection en tant que délégués de classe dès la maternelle, puis de rois de la cantine ou de la cour de récréation. Le partage du quotidien de mes proches, la culture, l'histoire, la montagne et la compétition sportive, la soif de découvrir la vie et le monde, la découverte des grandes civilisations et le débat d'idées, l'engagement là où je me trouvais suffisaient à mon bonheur joyeux. Encore aujourd'hui, mes proches vous raconteront avec désespoir mon extrême lenteur lorsque j'entre dans un musée, une église, une ruine. Les plus jeunes se munissent même de jeux de cartes, pour patienter. À l'inverse : ils vous raconteront, si vous les questionnez bien, mon tempérament joueur, voire extrêmement acéré et combatif, dès que j'entre sur un terrain ou que l'on me donne un ballon ou une raquette. Jouer, transmettre, partager, savourer avec les miens un paysage, un repas, une ville : les ingrédients indispensables à mon bonheur !